

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 37

Artikel: A travers la bouteille
Autor: C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214144>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Je fume depuis l'âge de 16 ans. Bonne ou mauvaise habitude ? Je l'ignore. Le mieux me paraît de n'en rien savoir, quoi qu'on puisse citer l'exemple de vieillards de 80 et de 90 ans, ayant toujours eu bonne mine et dont la vie s'est éteinte avec leur dernière pipe. »

Louis Favrat, Lausanne :

Dans les rêves du soir que l'on fait éveillé,
Dans le charme idéal d'une indolente pose,
Lorsqu'on étend les bras et que l'on a baillé,
Oh ! qu'un demi-grandson est une bonne chose !

Je ne me lance pas dans les goûts d'aujourd'hui,
Je laisse le flâneur qui passe et se pavane
Fumer du bout des doigts, cousu dans son ennui,
Le manille doré on bien le pur havane.

J'ai le nez moins subtil et je suis ainsi fait
Que je trouve un grandson le plus divin possible
Quand il a la longueur et le teint que l'on sait,
Plus un certain fumet que je crois indicible.

Quand j'ai trouvé celui que je veux consumer,
Que le couchant s'éteint et pâlit la Dent d'Oche,
Je vais à ma lucarne et me mets à fumer,
Gravement, l'œil mis-clos et la main dans ma [poche.]

On est si bien ainsi ! C'est un plaisir à moi,
Presque un bonheur, enfin tout un petit bien-être
Que je savoure en paix, tout seul à ma fenêtre ;
Alors je hume l'air, je fume... je suis roi !

Le demi-grandson (fragment)

A travers la bouteille. — Un brave homme, qui n'avait pas coutume de boire plus que de raison, s'attarda un jour au café. Sa femme, justement inquiète, envoie son petit garçon le chercher.

Voyant son fils, le père qui, exceptionnellement, avait un peu trop « trinqué », se lève aussitôt et sort.

En chemin, honteux de son état et voulant mettre son fils en garde contre les excès de boisson, il lui dit :

— Vois-tu, mon petit Daniel, il ne faut jamais boire trop, car ça vous joue de bien vilains tours. Ainsi, tu vois ces deux hommes, là-bas, sur la route ? — et du doigt il les désignait à l'enfant — Eh ! bien, si tu avais trop bu, tu les verrais à double, c'est-à-dire que tu croirais qu'il y en a quatre.

— Mais papa, observa l'enfant, surpris, il n'y en a pas deux, d'hommes, il n'y en a qu'un. — C.

LA MÈRE GRENOIET ET SA TCHIVRA

S'è fasâi dza vilhie la mère Greniolet. Viques-sâi tota soletta avoué on tsat, duve dzenelhie, onna tchivra et on bocan. L'amâve son tsat, — on pucheint biau matou nâ quemet on mor de ramouneu et dzeinti quemet onna dzouvena mariâie, — l'amâve son tsat bin mé que l'arâi amâ son hommo s'èin avâi z'u ion. L'ètâi tot parâi ein colère contre li doû iâdzo per annâie, âo sailli et âo mâitè dau tsauteimps ; adan cllia sacrè bîte fotâi lo camp trâi senanne doureint et la mère Greniolet ein vegnâi tota fliappia. Ie savâi prau qu'allâvé reveni maigro quemet on passi, qu'on lâi arâi pas bailli on once de vya. L'avâi assèyi de tote lè ruse po lâi fère passa clliau bienne, rein lâi fasâi. Io allâvete ? La mère Greniolet n'èin savâi rein.

Lè duve dzenelhie assebin l'ètant gatâie. Ti lè dzo lau baillive à medzi, lau lavâve lè pî quemet se l'avant ètâ sè boufo. Crâio que se l'avâi pu l'au z'arâi assebin courionnâ lè deint. Et pu lè tatâve po lè z'âo ! Pouâve dere onna senanne devant guiéro ein arâi et à quinn'hâora sè dzenelhie lè farant. Dâi z'intèrnè n'arant pas ètâ mî soigné que lè dzenelhie à la mère Greniolet.

Po lo tchivra l'ètâi oncora bin pî. L'avâi sa reintse à l'étrabyo et adî la mîma, lo premi lin dè coute la porta. Et on boquet pe lèvé l'ètâi lo bocan. La tchivra lâi baillive son lacî, on lacî qu'on n'arâi jamé cru que fusse asse bon : dâo quemet dau mâ, blian quemet lè tsemise âi felhie à l'assesseu quand l'assesseusa l'a fé la

buîa et que chêtant su lo cordi, et cllia quemet dau vin vilhio.

L'ètâi lo premi affère que fasâi la mère Greniolet, quand sè lèvâve : allâ ariâ la tchivra. L'étrabyo ètâi nâ, on lâi vayâi pas bî. Rein qu'onna croûte bornatse que l'ètâi cllioussa avoué dau fein. Mâ cein fasâi rein. La mère Greniolet cougnessâi la pllièce à la tchivra partieu, et lè z'adzî assebin. L'eintrâve avoué sa bêguina et sè choque, on bocon d'aberdjau de matâre, rodzo. Clliousâi la porta quand l'ètâi eintrâie, et lè, dein la né nâire, quemet se l'avâi ètâ lo grand dzo, sein sè trompâ, sein tatâ lè parâ, sein trabetsî, lâi allâve rrau... dau premi coup l'eimpougnine lè tètè et lo laci bielliâve dein lo seillon. Et l'ètâi dinse du veingt ans, dza avoué l'autra tchivra, cllia que l'avâi devant stasse.

Mâ n'ète-te pas arrevâ on dzo que quaque mâlin greliet l'ant volin ein djuvî de iena à la mère Greniolet. Tandû la nè, l'eintrant dein l'étrabyo, prègnant la tchivra que betant à la pllièce dau bocan, et lo bocan que mettant iô l'ètâi la tchivra. Du cein refotant lo camp sein que nion lè z'ausse vu.

Lo leindèman matin, la mère Greniolet va ariâ quemet de cotouma, son seillon dèso lo brè. Clliou la porta on iâdzo dedein, et va à novillon vè la pllièce iô dèvessâi itre la tchivra. Sè baisse, met lo seillon et va po coumeincî à ariâ. Que s'è-te passâ ? N'èin sè rein, mâ dâi dzein que passâvant l'ant oiu onna bouéléie. L'ètâi la mère Greniolet que desâi :

— Eh ! mon Dieu è-te possibillio ! Lè tètè à ma tchivra que l'ant lo décret !

MARC A LOUIS.

Oraison funèbre. — Il y a de cela plusieurs années. On rendait les derniers honneurs à un radeleur d'un de nos petits ports du Léman.

Au bord de la fosse, un collègue du défunt s'avance et, avec émotion :

« Adieu, ami, adieu ! On ne t'entendra plus crier de ta voix sympathique : « embarquement ! » « débarquement ! ». Ah ! messieurs, c'était un homme dépourvu de tout scrupule ; honneur à lui ! » — C. P.

ROMANDS ET BOURGUIGNONS

DEPUIS notre article sur les chansons et contes de la Bourgogne, il nous est tombé sous les yeux une intéressante étude sur la Bourgogne et les Bourguignons par M^{me} Alice Poulleau-Boudriot, où nous trouvons quelques traits nouveaux.

Nous allons y faire, à l'intention des lecteurs du *Conteur* quelques glanures, qui nous fourniront l'occasion de curieux rapprochements.

Le vrai Bourguignon est celui qui cultive la vigne, le « veigneron », l'homme de la « Côte ». Il se moque de tous les Bourguignons d'à côté, les « migeoux de gaudes » (mangeurs de boulie) de Bresse, des « borbesses » (embourbies), de la Saône, « que craichan dans l'ia pot far des rends » (qui crachent dans l'eau pour faire des ronds, c'est-à-dire qui sont badauds et paresseux), des « buvoux d'ia et migeoux de treufes » (buveurs d'eau et mangeurs de pommes de terre), de l'Yonne. De leur côté, les Bourguignons d'à côté, l'appellent « mige-to » (mange tout), « grète-rouèche » (gratte-roc) « qu'à ne trèveille pas l'hivar et qu'à vend portan son véin châr ! (qui ne travaille pas l'hiver et qui pourtant vend son vin cher.)

Le vrai Bourguignon a les cheveux châtains, les yeux bruns, pétillants de malice, les épaules carrées ; il est haut en couleurs. Il parle haut avec force gestes, d'un ton chantant, en roulant les r d'une façon spéciale, contant, avec une sorte d'humour caractéristique, avec un air de pince sans rire, les histoires les plus folles. On

¹ Décret.

l'a appelé le méridional de l'Est ; jamais pourtant, au rebours des gens du Midi, il ne prend ses farces au sérieux. Il adore épater le bourgeoise, si l'on entend par bourgeois tout ce qui est convenu, affecté, comme il faut, tout ce qui a trop de decorum ; il contera d'un air ingénu, devant une demoiselle prude, un conte gras et salé ; il jouera au rustre devant un monsieur poseur. Il saisit du premier coup d'œil le ridicule ou le côté faible des gens. Il a l'esprit égalitaire. Les grands airs ne lui en imposent pas. De là, la foule des sobriquets fort amusants, que se donnent les gens des villages — trait que l'on retrouve dans nos localités frontalières. Les villages eux-mêmes ont, pour la plupart, leurs sobriquets — tout comme chez nous : il y a les « libots » (crapauds), de Cormot, le « Vinvoué » (Viens-voir = curieux), de Cirey ; les « liornes » (sots) de Changey, les « lauviots » (orvets), La Rochepale, les « ânes », de Biané, les « kiz » (grosse sauterelle verte), de Baubigny, etc.

Le Bourguignon a horreur du sentiment étalé. Lamartine y est une exception. Il dissimule son émotion dans une boutade. C'est un sanguin avec tous les défauts des sanguins. C'est un bien buvant, bien mangeant, bien vivant. « Vivant » est le nom patronymique de beaucoup de vigneron de là-bas. Un trait caractéristique de l'esprit bourguignon, c'est son remarquable bon sens, son amour de l'équilibre ; il voit clair, il voit juste ; son imagination est vive et chaude, mais souvent son horizon est étroit. Il est rationaliste ; en Bourgogne, beaucoup de contes, peu de légendes, jamais de merveilleux. On n'y connaît qu'une « dame blanche », celle de Saint-Roman, petit village perdu à huit kilomètres de Beaune. Là, quand doit mourir une jeune fille du village, une dame blanche descend le sentier en lacet qui conduit au ruisseau ; elle y prend de l'eau dans le creux de sa main, boit et remonte en gémissant. Ailleurs, les « dames blanches » sont des « galipototes », c'est-à-dire des garnements qui s'amusent d'un drap pour aller voler les fruits dans la campagne ; sa piété est familière : les contes suivants le montrent :

Un habitant de Corberon, fréquemment dans les vignes du Seigneur, et qui s'est arrêté à l'heure du déjeuner, devant un buisson de sapin ou de genévrier qui, pendu au-dessus de la porte, désigne un cabaret) arrive un jour tout échauffé à l'église. Elle est vide : la procession des Rogations serpente déjà à travers la campagne. Il va s'agenouiller devant l'autel de la Vierge, et à haute voix demande : « Bonne Sainte Vierge, vô prie a nô beiller (bailler, donner) ben du forage (foin) du blet, de l'avone (avoine), bein du véin seurto !

— Non ! point de véin ! point de véin, crie un enfant de chœur dissimulé derrière une stalles.

L'homme, alors regardant avec indulgence l'Enfant-Jésus sur les bras de la Vierge, explique :

— Toué, coye-tai ! (tiens-toi coi, tais-toi). Lâ causai tai meîre, qu'è pu de rayon (raison) que toué !

C'est au catéchisme :

— Mon petit Pierre, demande le curé à un gamin, que dit-on avant de dîner ?

— ???

— Voyons, petit, que dis ton père avant de manger sa soupe ?

— Mon peire, a dit : « Attaquons ! »

S'adressant à un autre gamin, le prêtre demande :

— Voyons Bâtisse, dis-moi où est Dieu ?

— Bâtisse, levant le doigt d'un air agacé d'être demandé si inutile, montre le crucifix pendant le mur en disant :

— Agatie don (Regarde-le donc !)

Voici un prône en patois en grande faveur dans le pays : les vieux le disent aux petits enfants :